

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

LE PÈRE LACORDAIRE.

(Suite.)

Prétendre prouver l'autorité de l'Eglise par l'autorité de la raison générale du genre humain, en plaçant la certitude dans cette même raison générale, c'est faire du protestantisme sur une plus vaste échelle; car, dans ce système, toute croyance quelconque dépendra originellement de la raison générale, qui en est la première base, ce qui semble contradictoire avec l'existence d'une autorité en dehors de cette même raison générale, et supérieure à elle.

Cet argument n'est pas sans valeur pour ceux qui entendent la certitude comme l'entendait Pascal dans les dernières années de sa vie; mais, d'après M. de La Mennais, il est au moins aussi dangereux pour la cause qu'il veut défendre que pour le système qu'il attaque; car il en résulte:

Que le catholicisme est radicalement en dehors de la raison humaine qu'il n'est ni à croire, croire à l'Ecriture, croire à l'Eglise, sans aucune raison quelconque d'y croire; que, dès lors, en second lieu, ces croyances ne reposent sur rien, ou reposent uniquement sur une impression interne produite par Dieu même, qui forme dans l'âme, par sa toute-puissance, la foi qu'il exige de l'homme (impression dont le résultat ne saurait être prouvé, de chacun sent en soi, qu'il n'a aucun moyen d'examiner, de vérifier, de distinguer, par quelque autre chose que par ce sentiment même, de toutes les illusions dont l'âme humaine peut être le jouet, ce qui est le principe même du fanatisme dans toutes les religions et dans toutes les sectes, principe qui a le même degré de force pour justifier chacun dans la sienne. Il résulte encore du même système que, dans tout ce qui n'est pas l'objet de l'enseignement de l'Eglise, il n'existe aucune vraie certitude pour l'homme (1).

Et puis enfin, que devient l'argumentation de M. Lacordaire, raisonnant pour obtenir l'adhésion de la raison humaine à des conclusions qui lui contestent précisément le droit d'intervenir dans la question que l'on traite?

Quoi qu'il en soit de cette réfutation, on pouvait espérer que M. Lacordaire, en expulsant complètement la raison de l'ordre de foi, la laisserait vivre et se développer en paix dans l'ordre de science; mais les imaginations ardentes ne s'arrêtent jamais en chemin; après la rétractation philosophique M. Lacordaire se crut obligé à la rétractation politique.

La doctrine de l'Avenir ressemblait à ces armes indiennes qui se composent de deux épées renfermées dans le même fourreau. L'encyclique ayant brisé le fourreau, M. de La Mennais et M. Lacordaire saisirent chacun une des deux épées, et ce dut être pour ces malheureux philosophes, tant maltraités jadis par les deux démocrates ultra-montains, ce dut être un con-

solant spectacle de voir et le maître et le disciple se frapper l'un contre l'autre, et ces deux hommes, naguère si fiers et si sûrs d'avoir trouvé la vérité, s'en être réciproquement les mortels à la tête. Sous ce rapport, la Lettre sur le Saint-Siège est curieuse à comparer aux Paroles d'un Croquant et aux Affaires de Rome. Ces deux dernières publications étant beaucoup plus connues que la première, il me suffira d'analyser celle-ci pour que le lecteur puisse faire lui-même la comparaison.

La brochure de M. Lacordaire, écrite de Rome, comme je l'ai déjà dit, en 1836, et publiée en 1838, peut se diviser en deux parties: l'une consacrée à l'apologie des actes de la papauté avant et depuis 1830, l'autre à l'exposé de la question sociale et de la mission de cette même papauté.

Après quelques pages fort belles sur le passé du Saint-Siège, M. Lacordaire attribue ce passé à deux qualités principales, qui, dit-il, ont toujours distingué la papauté, et expliquent presque toute son histoire: une prudence consommée et un courage passif à toute épreuve. Je ne prétends pas nier les bons résultats de ces deux qualités dans certaines circonstances; mais il me semble que la thèse générale est un peu hasardée, et, sans objecter à M. Lacordaire qu'il voyait jadis quelque chose de plus dans l'histoire du Saint-Siège, on peut lui dire que, pour expliquer le présent, il s'expose à méconnaître le passé et à prêter le flanc aux ennemis de la papauté, à ceux qui ont prétendu à leur tour résumer toute son histoire par cette devise: "Tyranique avec les faibles, servile avec les forts (Léonmontey)." Or cette devise est aussi exclusive que la première; ni l'une ni l'autre ne saurait s'appliquer à la plus belle période de l'histoire du Saint-Siège, à cette période où brillèrent sur le trône pontifical la plupart des hommes qui ont fait la gloire de la papauté. Ces hommes qui, dominant par l'intelligence une époque barbare, préparèrent l'Europe à cette civilisation contre laquelle leurs successeurs devaient plus tard lutter en vain; ces défenseurs intrépides de l'opprimé contre l'oppressur, du droit contre la force, possédaient à coup sûr d'autres qualités qu'une prudence consommée et un courage passif à toute épreuve. M. Lacordaire caractérise ainsi le passé en homme très-préoccupé du besoin de justifier le présent. C'est en effet à l'aide de ces deux qualités qu'il explique les actes les plus fâcheux de la papauté depuis 1830. Il n'est pas jusqu'à ce malheureux bref aux évêques de Pologne, qui consterna jadis, non-seulement M. Lacordaire, mais toute la chrétienté, qui ne trouve son apologie dans la Lettre sur le Saint-Siège; après en avoir dé-

veloppé les motifs de prudence consommée, l'auteur termine par ce singulier rapprochement:

"Je ne me persuaderai jamais que Priam fit une action indigne de la majesté d'un roi et des entailles d'un père quand il prit la main d'Achille en lui adressant ces sublimes paroles: "Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils."

M. Lacordaire affectionne cette métaphore homérique; je la retrouve dans un de ses sermons de 1838, pour indiquer comment on obtient la foi par la prière; ainsi appliquée, elle était déjà un peu étrange; mais dans l'application qu'on lui donne plus haut, elle devient fauleuse.

Priam fit en effet une action très-digne d'un vieux père en baisant la main d'Achille pour obtenir le corps de son fils; mais Homère, qui n'était pas casuiste et ne pouvait prévoir l'usage que M. Lacordaire ferait un jour de cette belle inspiration, oublia malheureusement d'en changer le caractère, et il ne mit pas dans la bouche de Priam des paroles d'anathème contre ce fils mort en combattant noblement pro aris et focis. En un mot, Priam ne se crut pas obligé, pour attendre Achille, de qualifier Hector de perfide, méchamment insurgé contre l'autorité légitime. Cette légère différence est quelque peu fâcheuse pour la justesse de la comparaison.

Passons maintenant à l'exposé de la question sociale.

"La guerre est en Europe, dit M. Lacordaire; depuis cinquante ans cette partie du monde ressemble à un volcan qui fume dans l'intervalle des éruptions."

Du temps de l'Avenir cette phrase signifiait: La guerre est entre les peuples et les rois; la papauté doit se mettre à la tête des peuples pour conduire le genre humain à la liberté. Aujourd'hui la phrase a changé de sens.

"La guerre est en Europe! Où est-elle? dit la Lettre sur le Saint-Siège? Est-elle entre les peuples, nullement; entre les rois? point du tout; entre les peuples et les rois, ou, en termes plus clairs, entre la monarchie et la république? pas davantage; car la France, qui en est le foyer, est le pays le plus monarchique qui soit au monde. La France ne peut être qu'une monarchie ou un chaos, parce qu'il n'existe pas de milieu réel entre la soumission commune à un seul chef et l'indépendance radicale de tous les citoyens. Les républiques sont des Etats bâtards comme les églises protestantes sont des églises bâtarde. On pourrait même dire qu'il n'existe en France que des partis monarchiques, si l'on ne se souvenait, à fond de cœur de la société, je ne sais quelle faction qui se croit républicaine, et dont on n'a le courage de dire du mal que parce qu'elle a des chances de nous couper la tête dans l'intervalle de deux monarchies."

A coup sûr, on ne peut pas être séparé de

M. de La Mennais par un abîme plus profond. Du reste, nous sommes assez sur ce point de l'avis du disciple contre le maître; seulement là où M. Lacordaire voit aujourd'hui les impossibilités absolues, nous n'avons jamais vu que des impossibilités relatives; et sa définition de la monarchie a une certaine physionomie qui nous attire médiocrement. Si, en 1831, un rationaliste se fût avisé de parler en politique de la soumission commune à un seul chef, de quelles tirades d'indignation démocratique ne l'aurait pas accablé le jeune rédacteur de l'Avenir!

"Il ne s'agit donc pas, ajoute plus loin la Lettre sur le Siège, il ne s'agit pas pour la papauté d'embrasser la cause des rois ou celle des peuples. Plût à Dieu que la question fût réduite à des termes si faciles, et que l'Europe fût divisée en deux partis clairement déterminés: le parti du bien et celui du mal!"—On sait quel était, du temps de l'Avenir, le parti du bien, et quel était le parti du mal.—La construction grammaticale de cette phrase, éclairée par la citation précédente, nous apprend suffisamment que tout est changé aujourd'hui. Bienheureux les esprits qui ont le privilège de passer du blanc au noir, en portant toujours avec eux la même provision de certitude!

Mais où est donc cette guerre? "Serait-elle, dit M. Lacordaire, entre la tyrannie et la liberté?" L'auteur entend, sans doute, parler des doctrines du pouvoir limité en lutte avec les doctrines du pouvoir absolu. Or il ajoute que la guerre n'est point là, et il en donne une preuve assez singulière, mais qui lui paraît décisive: c'est que "la Belgique, de tous les pays de l'Europe celui qui jouit des institutions les plus libres, est en proie à la même agitation intérieure que les pays despotiques."

Pour qui connaît la Belgique, cette seule remarque suffit pour indiquer d'avance le but auquel tend M. Lacordaire. On verra, dans la notice qui suit celle-ci, qu'en effet la lutte des partis en Belgique se complique d'une couleur religieuse particulière à ce pays, où le clergé conserve encore une puissante influence politique; mais il faut, ce me semble, être en proie à une grande préoccupation d'esprit pour voir dans ce fait isolé, à ses racines et sa cause dans les circonstances particulières du passé, le spécimen d'un grand combat qui se préparerait en France et en Europe.

Car ce combat, M. Lacordaire s'empresse de nous l'apprendre, n'est pas non plus entre les idées, c'est-à-dire des points particuliers de doctrine. "Nos écrivains, dit-il dédaigneusement, font des romans ou des drames; nos journaux listent des articles contre ou pour les ministres possibles, mais personne ne s'occupe d'idées."

M. Lacordaire pense sans doute aussi que la question n'est pas entre la bourgeoisie et le prolétariat; car, bien que ce soit là le thème actuel de M. de La Mennais, son ancien disciple n'a pas même compris ce thème dans les cas de guerre pour le réfuter.

Voici enfin où est la guerre: nous citerons d'abord; les réflexions viendront après.

"La guerre, dit M. Lacordaire, est plus haut que les idées, plus haut que les rois, plus haut que les peuples; elle est entre les deux formes mêmes de l'intelligence humaine: la foi, devenue par l'Eglise une puissance, et la raison, devenue également une puissance qui a ses chefs, ses assemblées, ses chaires, ses sacrements. La guerre existe entre la puissance catholique et la puissance rationaliste, toutes deux aussi anciennes que le monde, mais qui se le disputent aujourd'hui sur une échelle plus vaste, parce que toutes deux sont parvenues à un point de force interne et extérieure, qui ne peut plus les combats de détail et d'avant-garde, et qui veut une solution. On sait l'histoire et le dogme de la puissance catholique: elle vient de Dieu par les patriarches, le peuple juif et Jésus-Christ; son dogme est que la nature humaine ne se suffit à elle-même dans aucun ordre de choses. La puissance rationaliste descend aussi de haut; elle vient du démon par tous ceux qui en ont imité l'orgueil, et son dogme est que la nature humaine se suffit à elle-même dans tous les ordres de choses, pour vivre et pour mourir. Arriver à être dans l'ordre intellectuel le souverain absolu de ses idées, dans l'ordre moral le dernier juge de ses actions, dans l'ordre social à ne reconnaître d'autre autorité que celle qu'on aura directement élue, dans l'ordre matériel à vaincre les éléments et à tirer d'eux pour tous, si on le peut, la seule félicité réelle, tel est le programme de la puissance rationaliste et la charte qu'elle destine au genre humain. Le succès n'est évidemment possible que par la destruction de la puissance catholique, qui professe des maximes absolument opposées."

(A continuer.)

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

HISTOIRE DES GIRONDINS,

PAR M. A. DE LAMARTINE.

MADAME ROLAND.

I.

"Pendant que le roi, isolé au sommet de la constitution, cherchait son aplomb, tantôt dans de dangereuses négociations avec l'étranger, tantôt dans d'imprudentes tentatives de corruption à l'intérieur; que les Girondins, les autres Jacobins, mais confondus encore sous la dénomination commune de patriotes, commençaient à se réunir et à former le noyau d'une grande opinion républicaine: c'étaient Pithon, Robespierre, Brissot, Buzot, Vergniaud, Gaudet, Genonville, Curran, Louvet, Duroc, Fonfrède, Duperré, Sillery-Genlis, et plusieurs autres dont les noms ne sont guère sortis de l'obscurité.

"Le foyer d'une jeune femme, fille d'un graveur du quai des Orfèvres, fut le centre de cette réunion. Ce fut là que les deux plus grands partis de la Révolution, la Gironde et la Montagne, se rencontrèrent, s'unirent, se divisèrent, et, après avoir conquis le pouvoir et renversé ensemble la monarchie, déchirèrent de leurs dissensions le sein de leur patrie, et trahirent la liberté en s'entraînant. Ce n'était ni l'ambition, ni la fortune, ni la célébrité qui avaient successivement attiré ces hommes chez cette femme, alors sans crédit, sans luxe et sans nom; c'était la conformité d'opinion; c'était ce culte recueilli que les esprits d'élite aiment à rendre secret comme en public à une vérité nouvelle qui promet le bonheur des hommes; c'était l'attraction invisible d'une foi commune, cette communion des premiers néophytes dans la religion de la philosophie, où l'on sent le besoin d'unir ses âmes avant d'associer ses actes. Tant que les pensées communes entre les hommes politiques n'ont pas trouvé ce centre où elles se félicitent et s'organisent par le contact, rien ne s'accomplit. Les révolutions sont des idées, c'est cette communion qui fait les partis.

"L'âme brûlante et pure d'une femme était digne de devenir le centre où convergeraient tous les rayons de la vérité nouvelle pour s'y féconder à la chaleur de son cœur et pour y allumer le bûcher des vieilles institutions. Les hommes ont le génie de la vérité, les femmes seules en ont la passion. Il faut de l'amour au fond de toutes les créations; il semble que la vérité à deux sexes comme la nature. Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses; il en fallait une au principe de la révolution. On peut dire que la philosophie trouva cette femme dans madame Roland.

"L'historien, entraîné par le mouvement des événements qu'il retrace, doit s'arrêter devant cette sévère et touchante figure, comme les passants s'arrêtent pour remarquer ses traits sublimes et sa robe blanche sur le tonnerre qui conduisait des milliers de victimes à la mort. Pour la comprendre il faut la suivre de l'atelier

de son père jusqu'à l'échafaud. C'est pour la femme et surtout que le germe de la vertu est dans le cœur; c'est presque toujours dans la vie privée que repose le secret de la vie publique.

II.

"Jeune, belle, rayonnante de génie, mariée depuis peu à un homme austère dont les années touchaient à la vieillesse, à peine mère d'un premier enfant, madame Roland était née dans cette condition intermédiaire où les familles à peine émancipées par le travail, sont pour ainsi dire amphibies entre le prolétariat et la bourgeoisie, et retiennent dans leurs mœurs les vertus et la simplicité du peuple en participant déjà aux lumières de la société. A l'époque où les aristocraties tombent, c'est là que les nations se régénèrent. La sève des peuples est là. C'est là qu'était né Jean-Jacques Rousseau, le type viril de madame Roland. Un portrait de son enfance représente la jeune fille dans l'atelier de son père, tenant d'une main un livre, de l'autre l'outil du graveur. Ce portrait est la définition symbolique de la condition sociale où était née madame Roland, au point précis entre le travail des mains et la pensée.

"Son père, Gratien Philipon, était graveur et peintre en émail. Il joignait à ces deux professions le commerce des diamants et des bijoux. C'était un homme aspirant toujours plus haut que ses forces, un aventurier d'industrie, qui brisait sans cesse sa modeste fortune en voulant l'étendre à la proportion de ses rêves et de son ambition. Il adorait sa fille et ne se contentait pas pour elle des perspectives de l'atelier. Il lui donnait l'éducation des plus hautes fortunes comme la nature lui avait donné le cœur des plus grandes destinées. On sait ce que des caractères comme celui de cet homme apportent à la fois de chimères, de gêne et de malheur dans leur intérieur.

"La jeune fille grandissait dans cette atmosphère de luxe, d'esprit, et de ruine réelle. Douée d'un jugement précoce, elle démentait déjà ces dérangements de famille; elle se réfugiait dans la raison de sa mère contre les illusions de son père et contre les pressentiments de l'avenir.

"Marguerite Dimont, c'était le nom de sa mère, avait apporté à son mari une beauté sévère et une âme supérieure aussi à sa destinée; mais une piété angélique et la résignation qu'elle inspire la prémuinaient à la fois contre l'ambition et contre le désespoir. Mère de sept enfants qui tous lui avaient été arrachés du sein par la mort, elle avait concentré sur sa fille unique toute sa puissance d'aimer. Mais son amour même la garantissait de toute faiblesse dans l'éducation qu'elle donnait à son enfant. Elle tenait dans un juste équilibre son cœur et son intelligence, son imagination et sa raison. Le moule où elle jetait cette jeune âme était gracieux; mais il était d'airain. On eût dit qu'elle prévoyait de loin les destinées de cette enfant et qu'elle molait à tous les accomplissements de la jeune fille ce quelque chose de mâle qui fait les héros et les martyrs.

"La nature s'y prêtait admirablement. Elle avait donné à son élève une intelligence supérieure encore à sa ravissante beauté. Cette beauté de ses premières années, dont elle a tracé elle-même les principaux traits avec une

complaisance enfantine dans les pages heureuses de ses mémoires, était loin d'avoir acquis le caractère d'énergie, de mélancolie et de majesté que lui donneront plus tard l'amour contenu, les pensées viriles et le malheur.

"Une taille élevée et souple, des épaules effacées, une poitrine large, soulevée par une respiration libre et forte; une attitude modeste et décente, cette pose du cou qui caractérise l'intrépidité; des cheveux noirs et lisses, des yeux bleus bruns par l'ombre de la pensée, un regard qui passait, comme l'âme, de la tendresse à l'énergie, un nez de statue grecque, une bouche un peu grande, ouverte au sourire comme à la parole, des dents éblouissantes, un menton relevé et arrondi donnant à l'ovale de sa figure cette grâce voluptueuse et féminine sans laquelle la beauté même ne produit pas l'amour, une peau marbrée des teintes de la vie et teintée d'un sang qui se portait à la moindre impression sur ses joues rougissantes, un son de voix qui empruntait ses vibrations aux fibres graves de la poitrine et qui se modulait profondément aux mouvements mêmes du cœur (don précieux, car le son de voix, qui est la communication de l'émotion dans la femme, est le véhicule de la persuasion dans l'orateur; à ces deux titres, la nature lui devait le charme de sa voix et elle le lui avait donné): telle était à dix-huit ans le portrait de cette jeune fille que l'obscurité couvrait longtemps dans son ombre, comme pour préparer à la vie et à la mort une âme plus forte et une victime plus accomplie.

III.

"Son intelligence éclairait cette enveloppe d'une lueur précoce et soudaine qui ressemblait déjà à l'inspiration. Elle aspirait, pour ainsi dire, les connaissances les plus difficiles en les épluchant. Ce qu'on enseignait à son âge et à son sexe ne lui suffisait pas. La mâle éducation des hommes était un besoin et un jeu pour elle. Son esprit puissant avait besoin de tous les instruments de la pensée comme d'un exercice. Religion, histoire, philosophie, musique, peinture, danse, sciences exactes, chimie, langues étrangères et langues savantes, elle apprenait tout et désirait plus. Elle formait elle-même sa pensée de tous les rayons que l'obscurité de sa condition laissait arriver jusqu'à son laboratoire de son père. Elle dérobait même furtivement les livres que les jeunes apprentis apportaient et oubliaient pour elle dans l'atelier. Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Montesquieu, les philosophes anglais lui tombèrent ainsi dans les mains. Mais sa véritable nourriture, c'était Plutarque.

"Je n'oublierai jamais, dit-elle, le caractère de "1763, pendant lequel j'emportais tous les jours ce livre à l'église en guise de livre de prières; c'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendirent républicaine sans que je songeasse alors à le devenir." Après Plutarque, ce fut Fénelon qui émut le plus son cœur. Le Tasse et les poètes vinrent ensuite. L'héroïsme, la vertu et l'amour devaient se verser de ces trois vases ensemble dans l'âme d'une femme destinée à cette triple palpitation des grandes impressions.

"Au milieu de cet embrasement de son âme, sa raison restait froide et sa pureté sans tache. A peine confesse-t-elle de légères et fugitives émo-

tions du cœur et des sens. "En les lisant derrière le paravent qui fermait ma chambre dans la salle de mon père, écrit-elle, ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée aurait trahi mon agitation. J'étais Eucharis pour Télémaque, Hermione pour Tancrède. Cependant, toute transformée en elles, je ne songeais pas à être moi-même quelque chose pour personne. Je ne faisais point de retour sur moi; je ne cherchais rien autour de moi; c'était un rêve sans réveil. Cependant je me rappelle avoir vu avec beaucoup de tremblement un jeune peintre nommé Taboral, qui venait parfois chez mon père; il avait peut-être vingt ans, une voix douce, une figure sensible, rougissant comme une jeune fille. Lorsque je l'entendais dans l'atelier, j'avais toujours un crayon ou autre chose à aller chercher; mais, comme sa présence m'embarrassait autant qu'elle m'était agréable, je ressortais plus vite que je n'étais entrée, avec un battement de cœur et un tremblement que j'allais cacher dans mon petit cabinet."

"Bien que sa mère fût très-pieuse, elle n'interdisait aucune de ces lectures à sa fille. Elle voulait lui inspirer la religion et non la lui commander; pleine de bon sens et de tolérance, elle lui livrait avec confiance à sa raison et ne voulait ni comprimer ni tarir la sève qui devait plus tard porter son fruit dans ce cœur. Une religion servile et non volontaire lui paraissait une dégradation et un esclavage que Dieu ne pouvait accepter comme un tribut digne de lui. L'âme pensive de sa fille se portait naturellement vers ces grands objets du bonheur et du malheur éternel, elle dut plonger plus jeune et plus profondément qu'une autre dans l'infini. Le règne du sentiment s'ouvrit en elle par l'amour de Dieu. Le sublime délire de ses contemplations pieuses embellit et préserva les premières années de son adolescence, résigna les autres à la philosophie, semblait devoir la préserver à jamais des orages des passions. Sa dévotion fut ardente; elle prit les teintes de son âme, aspira au cloître et rêva le martyr. Entrée au couvent, elle s'y trouva un moment heureuse, donnant sa pensée au mysticisme et son cœur à de premières amitiés. La régularité monotone de cette vie endormait doucement l'activité de ses méditations. Aux heures de liberté, elle ne jouait pas avec ses compagnes; elle se retirait sous quelque arbre pour lire et rêver. Sensible, comme Rousseau, à la beauté du feuillage, au bruissement de l'herbe, au parfum des plantes, elle admirait la main de Dieu et la baisait dans ses œuvres. Débordant de reconnaissance et de joie intérieure, elle allait l'adorer à l'église. Là, les sons majestueux de l'orgue s'associant à la voix des jeunes religieuses achevaient de la ravir en extase. La religion catholique a toutes les fascinations mystiques pour les sens, et les voluptés pour l'imagination. Une novice prit le voile pendant ce séjour au couvent. Sa présentation à la grille, son voile blanc, sa couronne de roses, les chants suaves et calmes qui la conduisaient du monde au ciel, le drap mortuaire jeté sur sa beauté enseveli et sur ce cœur palpitant front tressaillir la jeune artiste et l'inondèrent de larmes. Sa destinée lui offrait l'ima-

ge de grands sacrifices. Elle en pressentait

d'avance en elle le courage et le déchirement.

IV.

"Le charme et l'habitude de ces sensations religieuses ne s'effacèrent jamais en elle. La philosophie, qui devint bientôt son seul culte, dissipa la foi, mais laissa survivre ces impressions. Elle ne put assister sans attrait et sans respect aux cérémonies du culte dont sa raison avait repudié les mystères. Le spectacle d'hommes faibles réunis pour adorer et implorer le père des hommes touchait sa pensée. La musique Penlevait au ciel. Elle sortait des temples chrétiens plus heureuse et meilleure, tant les souvenirs de l'enfance se reflétaient et se prolongeaient sur la vie la plus agitée.

"Ce goût passionné de l'infini et ce sentiment pieux de la nature continuèrent à l'enivrer quand elle fut rentrée chez son père. "La situation de la maison paternelle n'avait point changé, dit-elle, le calme solitaire du couvent. Cependant beaucoup d'air, un grand espace s'offrait encore du haut de notre demeure, près du Pont-Neuf, à mon imagination rêveuse et romantique. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émerveillement les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, splendidement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-Neuf, jusqu'au couchant doré d'une lucarne de poterie mourante derrière les arbres des Champs-Élysées et les maisons de Chaillot! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour; et souvent des larmes douces coulaient délicieusement de mes yeux, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux de battre et reconnaissant d'exister, offrait à l'être des êtres un hommage pur et digne de lui." Hélas! quand elle écrivait ces lignes, elle ne voyait plus que dans son âme ce plan si retiré du ciel de Paris, et le souvenir de ces soirées resplendissantes n'éclairait que d'une illusion fugitive les murs de son cachot.

(A continuer.)

LÉTHARGIE. — FUNÉRAILLES PRÉMATURÉES. — Une jeune personne de Chamborigaud, âgée de 18 ou 19 ans, était venue en visite chez une famille habitant le lieu de Chalap, situé non loin de là. Elle avait gaîment soupé avec tout le monde et s'était couchée en parfaite santé, quand le matin, vers sept heures, la maîtresse de la maison ne la voyant pas paraître, omnia elle-même s'assurer si par hasard elle n'était pas malade. Elle l'appelle, point de réponse; elle l'appelle plus fort, point de réponse encore. Effrayée d'un felle silence, elle va chercher une autre personne, mais vainement on appelle, on secoua la jeune fille; elle ne révéla aucun signe de vie. La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt dans le village et dans les environs; le juge de paix fut appelé le soir, à dix heures, pour constater le décès, et tout fut préparé pour l'inhumation fixée au lendemain. Mais voilà que ce lendemain, au moment où huit hommes arrivaient de Chamborigaud pour porter le cadavre réclamé par les parents, la jeune fille s'agita et se montra pleine de vie; elle venait de sortir d'un état de sommeil léthargique.